

XYZ. La revue de la nouvelle



Petites comédies humaines

Hans-Jürgen Greif, *Échardes*, Québec, L'instant même, 2014, 262 p.

David Dorais

Number 123, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2015). Review of [Petites comédies humaines / Hans-Jürgen Greif, *Échardes*, Québec, L'instant même, 2014, 262 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (123), 83–86.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

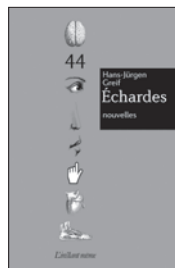
« amoureuxment inséparables ». À l'aide de métaphores, la chute insistera sur le fantasme de la fusion édénique que la nouvelle reproduit à l'échelle du texte, le palier supérieur et structurant, et des personnages, le palier inférieur et structuré. Voilà un exemple encore emblématique de la littérature de Gendron, qui grossit presque caricaturalement des concepts de la psychanalyse afin d'organiser ses fictions nouvellières. Ce style est d'une certaine manière à la fois la force et la faiblesse de ce premier recueil. On voit souvent trop les ficelles, mais ce sont elles aussi qui lui donnent son originalité et, par moments, sa profondeur, à la condition que Gendron, mieux inspirée — elle l'est dans plusieurs textes —, aille plus loin que la surface et creuse des sujets complexes, la mort, le deuil, la dépression, la filiation, sans que sa lecture les réduise trop à l'intérieur de paradigmes simplistes qu'articulent des jeux de mots convenus.

Nicolas Tremblay

Petites comédies humaines

Hans-Jürgen Greif, *Échardes*, Québec, L'instant même, 2014, 262 p.

HANS-JÜRGEN GREIF, dont la carrière d'écrivain a à peu près coïncidé avec sa retraite de l'enseignement universitaire (Département des littératures, Université Laval), cultive la nouvelle presque en parts égales avec le roman. Ayant publié une douzaine d'ouvrages, il connaît donc bien le genre bref, dont il nous offre de nouveaux exemples dans son plus récent recueil.



Les *Échardes* sous l'emblème desquelles il place son livre renvoient aux événements de la vie quotidienne qui, sans blesser, piquent et restent fichés sous la peau, interminable importunité. Au lieu de s'attaquer à de véritables drames, Greif se donne le défi de viser la médiocrité, au sens premier du terme: il entreprend de décrire une humanité banale, ordinaire, obstinément *moyenne*. Au lieu de rechercher les

actions fabuleuses et légendaires, celles qui méritent d'être racontées et lues, il privilégie l'anecdote, c'est-à-dire le fait cocasse, souvent humiliant, auquel on consacrerait avec réticence un ouvrage entier, mais quelques pages avec bonheur. Entreprise risquée, toutefois, car la nouvelle s'expose à devenir aussi ennuyeuse et sans envergure que la réalité qu'elle dépeint.

Il s'agit surtout, quand on parle de ces « échardes », des petites mesquineries que se font les individus. Et quel meilleur environnement pour observer ceux-ci dans l'exercice de leur malfaisance naturelle que le milieu de travail ? Voilà un microcosme révélateur de la société : un univers rivé au quotidien (tâches répétitives et conversations prosaïques), un monde où les relations de pouvoir et de collaboration, forcées, deviennent le terreau des racontars, des coups bas et des vengeance. L'une des histoires relate comment un innocent employé de laboratoire en vient à se faire prendre, à cause d'un impénétrable et vicieux jeu du téléphone arabe, pour un pédophile. On le soupçonne même d'avoir enlevé un enfant, disparu de la garderie qui se trouve devant l'établissement où il travaille. Quand le garçon réapparaît au bras de sa mère, la directrice de la garderie, bien intentionnée, dit au laborantin qu'il a eu de la chance... pour cette fois (« Rumeurs »). Une autre histoire montre un archiviste médical déplaçant une centaine de dossiers pour que la faute en retombe sur sa nouvelle collègue, jeune femme brillante, efficace et ambitieuse. Cette Édith, pleine de confusion et de honte, donnera sa démission. Mais elle obtiendra sa revanche en revenant deux ans plus tard en tant que représentante d'une multinationale pharmaceutique (« Jalousie »).

Parfois même, nul besoin d'un complot ou de médisances : seuls le regard des autres et l'humiliation qu'il inflige, réelle ou imaginée, suffisent à gâcher une existence. C'est pourquoi l'une des locataires d'un immeuble à logements, restée si longtemps prisonnière entre deux portes de métal impossibles à ouvrir qu'elle a fini par se conchier, comme l'aurait

est incapable d'affronter le regard des autres locataires et surtout du gardien de nuit qui l'a délivrée. Mais ses collègues de bureau, eux aussi, ne *savent*-ils pas ? Tout compte fait, se dit la jeune femme, il veut mieux démissionner, quitter la ville et entamer une nouvelle vie ailleurs, là où personne ne connaîtra son douloureux secret (« Panique »).

Greif tire parti de ses récits pour peindre des portraits à la manière de La Bruyère, c'est-à-dire pour décrire de pied en cap des types de personnes que la vie en société nous obligera à côtoyer : l'homme de loi, l'employée de bureau, la meilleure amie, l'administratrice impitoyable, etc. Au-dessus de cette faune s'élève, triomphante et glorieuse, épitomé de toutes les petites personnes ordinaires, celle que l'on pourrait appeler la « petite madame ». L'auteur n'utilise pas l'expression, mais il montre une prédilection pour cette espèce d'individu, qui revient d'une nouvelle à l'autre. À quoi ressemble la petite madame ? Elle affiche de hautes ambitions et se croit irremplaçable, mais ses capacités réelles la condamnent à ne cultiver qu'un champ restreint, bien en deçà des limites de ses prétentions. Convaincue de son bon droit, elle recourt sans vergogne à des manigances pour défendre ses intérêts ; elle trouvera toujours autour d'elle une bande d'amies, à moitié admiratives, à moitié jalouses, qui pourront lui prêter main-forte. À l'affût des modes, elle privilégie les aliments « bio ». Soucieuse de son apparence, elle se laisse verser dans la coquetterie. Mais son désir de plaire est dirigé vers elle-même avant tout (n'est-ce pas le propre de la coquetterie ?). S'il se trouve bien quelques hommes dans son entourage, ses véritables compagnons de vie seront les animaux, qui l'accompagneront dans ses promenades et partageront les moments forts de son existence.

On le voit, la narration d'*Échardes* se montre peu clémente envers les personnages. La moquerie crée une distinction entre le rieur et l'objet de son rire, et l'on ne sent pas, dans le recueil de Greif, une velléité de compenser cet écart par un mouvement de sympathie ou d'affection. Ces comédies humaines se regardent de haut. On se croit chez

Maupassant, avec les anecdotes racontées au coin du feu par quelque bon bourgeois qui emploie, pour marquer son dédain, la répétition bêtifiante (« Le *bio* est bon pour la santé, manger *bio* prolonge la vie »), les métaphores volontairement ampoulées (« manger et boire les *cadeaux* de la terre ») et les possessifs paternalistes (« arrivé chez lui, *notre* amateur de salade... »). La narration tient également les personnages à distance en usant de la troisième personne de conjugaison et en laissant peu de place aux paroles directes, sinon pour montrer leur ineptie. La raillerie entraîne une position dominante à laquelle le lecteur se rallie par connivence naturelle : c'est toujours des autres que l'on rit. Il éprouve ainsi une satisfaction cruelle à voir ses semblables s'humilier, et un sentiment de supériorité en regardant ces crabes s'agiter dans leur panier.

Notons en terminant la présence d'un thème plus sombre, celui de la mort, auquel sont consacrées les onze premières nouvelles et qui revient comme motif secondaire dans d'autres histoires. La camarde apparaît donc dès le début du recueil et recouvre de son ombre fatidique plusieurs scènes, dont le ridicule acquiert plus de gravité. La mort est décrite comme un événement tragique, c'est-à-dire inévitable malgré les efforts déployés pour y échapper : « [...] pour elle, cent seize ans ou trois siècles, cela n'a aucune importance. » Pire encore, la précèdent souvent amnésie, maladie, folie et solitude.

L'existence humaine oscille donc entre les échardes qui nous font grimacer et la faux qui nous renverse avant de nous couper la tête.

David Dorais

À la rencontre d'une écriture

Bertrand Bergeron, *Ce côté-ci des choses*, Québec, L'instant même, 2014, 160 p.

C'ÉTAIT un retour attendu. Depuis 1993, le nouvellier Bertrand Bergeron, bien qu'il soit resté actif dans les pages d'XYZ, n'avait publié aucun recueil. Pour la nouvelle contemporaine, la parution de *Ce côté-ci des choses*, le